À beau mentir qui vient de loin et *De luengas tierras, luengas mentiras.* Étude comparée.

Ángela Magdalena ROMERA PINTOR
Centro Superior de Idiomas Modernos (Universidad Complutense de Madrid)

Il est fréquent que l'on retrouve un même proverbe dans plusieurs langues, soit en ne conservant que l'idée qu'il transmet, soit en reproduisant mot à mot, ou presque, la même construction syntactique. C'est le cas de « A beau mentir qui vient de loin », qui en espagnol correspond à « De luengas tierras, luengas mentiras ».

Si l'on compare l'explication que fait le *Larousse* de ce proverbe dans son édition de 1898 (« Celui qui vient d'un pays lointain peut sans être démenti raconter des choses fausses ») avec celle de María Moliner, on constate qu'ils expriment la même idée de base.

Le *Larousse* met en exergue surtout l'impunité du conteur puisque personne ne peut vérifier ses dires. Quant à l'objet de ses racontars il n'admet que la fausseté des mêmes, c'est-à-dire, qu'il ne prévoit aucune vérité. D'autre part il ne fait pas référence au fait qu'ils soient hors du commun et incroyables, même si l'idée peut y être sous-entendue. C'est dans cet ordre d'idées que se range la définition établie dans *1001 Refranes españoles* : « Nos advierte que hemos de ser muy cautos con forasteros desconocidos, porque a quien viene de tierras lejanas le puede resultar fácil mentir sin que le sean descubiertas sus mentiras, pues es difícil comprobar sus afirmaciones » (Sevilla y Cantera, 2001: 43). Avec une simplicité dénudée de toute intention explicative qui ne soit celle d'aider à comprendre le proverbe, le *Diccionario de Refranes* se contente de dire : « Nota la facilidad con que se miente cuando se habla de tiempos y países muy remotos » (Campos y Barella, 1975=1993: 349), définition qui nous rapporte à celle que nous offre María Moliner dans son *Diccionario de uso del español* : « Refrán con que se comenta la facilidad con que se miente cuando se habla de países o épocas remotas ».

Toutefois il existe une définition qui, à notre avis, plonge dans l'origine et la véritable raison d'être sociale de ce proverbe. Roque Barcia, dans le *Primer diccionario general etimológico de la Lengua Española*, édition de 1879, l'explique ainsi:

> Refrán que se aplica a los que refieren cosas extraordinarias y maravillosas de lejanos países, suponiendo que ha dado tanto a la fantasía como a la verdad.

Voilà comment l'on retrouve dans cette définition une réalité sociale et historique, celles des voyages, comme la source et base sociolinguistique du proverbe. En fait, Roque Barcia élargit et nuance l'explication du proverbe en ajoutant l'idée d'une amalgame de « vérité » et de « fantaisie » comme déterminant de ce qui est raconté. C'est ainsi que le philologue espagnol emploie les adjectifs « extraordinaires » et « merveilleuses » tout en admettant une

part de vérité dans les choses racontées (« suponiendo que ha dado tanto a la fantasía como a la verdad »). C'est cette part de vérité qui marque la différence.

C'est l'attrait, l'envoûtement qu'exerce l'inconnu, le mystère des terres ignorées et lointaines, dont tout homme rêve, qui pousse l'homme à l'aventure. Et l'on assiste a une « fièvre voyageuse », si l'on me permet l'expression, dès les tout premiers temps. D'un côté le mystère, le merveilleux, l'inconnu, disions-nous, mais certes aussi la vérité du voyage lointain. Voilà ce qui explique la persistance de ces conteurs plus ou moins véridiques, si bien que nous sommes prêts à tout croire, à tout imaginer, telle est notre soif de merveilles. Déjà La Bruyère brosse l'un de ses plus brillants *Caractères*, Arrias, hâbleur et « voyageur en pantoufles », « qui s'oriente dans cette région lointaine, comme s'il en était originaire... ».

L'extraordinaire diffusion que connut au Moyen Age dans toute l'Europe l'œuvre de ce mystificateur de génie qui se faisait appeler Sir John de Mandeville avec les récits de son *Merveilleux voyage à Jérusalem et des merveilles de l'Inde* en offre un exemple frappant. Il se présentait fort sérieusement dans sa première partie comme un guide pour les pèlerins en Terre Sainte et dans la seconde, il retraçait un supposé voyage en Orient s'appuyant sur la traduction des notes rapportées par Odoric de Pordenone en 1330 et surtout sur son imagination débridée. Malgré ses extravagances cet ouvrage fut traduit dans les principales langues occidentales dès la fin du XVe siècle et tenu pour authentique par une grande majorité de lecteurs et non seulement des plus crédules, mais certains de la taille d'un Cristophe Colomb qui apportait la même valeur à ses élucubrations qu'à la relation documentée et véridique des voyages de Marco Polo. Sur cet aspect l'Espagne et la France ont une avance d'au moins cent ans sur le reste de l'Europe (sans compter l'Italie évidemment). Dès son apparition, au début du XIVe siècle, le livre de Marco Polo jouit d'une faveur extraordinaire. Quelques années auparavant Raymond Llul avec son *Libre de Meravelles* avait préparé et cimenté cet engouement. C'est ainsi que le merveilleux et l'authentique se partagent notre mémoire collective.

Pas pour longtemps, cependant! Bientôt le scepticisme et son corollaire, la raillerie, apparurent. Car s'il est vrai, comme le veut Aristote que l'admiration est le propre de l'homme, la critique et l'esprit de contradiction le sont peut-être davantage! D'où nos proverbes... et du *tout* croire au ne *rien* croire, le pas est aisément franchi! Mais ce n'est que quand le Moyen Age se dissipe et que pointent les siècles « raisonnables ».

Plus tard au XIXe siècle, siècle de savants et de philologues par excellence, les *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine* du Révérend Père Huc, prêtre missionnaire de Saint Lazare, fait fureur et remet au point bien de méprises. Sa lecture est si gratifiante qu'un connaisseur aussi exigeant que Somerset Maugham en faisait encore ses délices en plein XXe siècle.

Mais revenons à notre proverbe, dont il existe de nombreuses variantes depuis longue date. Déjà au XVIe siècle, Juan de Valdés en parlait dans son *Diálogo de la Lengua* dans les termes suivants :

> *Luengo* por *largo*, aunque lo usan pocos, yo lo uso de buena gana, y úsalo también el refrán que dize: « De luengas vías, luengas mentiras ». (1535=1913: 334)

Dans cette variante, le substantif « tierras » est remplacé par « vías », c'est-à-dire les « chemins », les « routes », pris dans le sens de « régions », « contrées », « pays ». Plus tard, au XVIIe siècle Baltasar Gracián dans *El Criticón* emploie ce proverbe que disaient « nos grands-mères » en recueillant la variante « De largas vías, cercanas mentiras ». Mais il y a là encore une autre variation lexique au moyen des sens contraires des adjectifs qui sont cette fois-ci ceux qui marquent l'opposition. C'est ainsi que « largas », synonyme de « luengas » selon la définition de Valdés, dans le sens d'« éloignées », permet le jeu de contraires grâce à la présence de l'adjectif antonyme « cercanas » :

> Decidme: ¿nunca habéis oído nombrar aquella célebre isla de tan rara y plausible propiedad, que ninguno muere ni puede morir, si una vez entra en ella? Pues de verdad, que es bien nombrada y apetecida.
> Ya yo he oído hablar de ella algunas veces, dijo Critilo; pero, como de cosa muy allende, acullá en los antípodas. Socorro ordinario de lo fabuloso lo lejos, y como dicen las abuelas, *de largas vías cercanas mentiras*. Por lo cual, yo siempre la he tenido por un espantavulgo, remitiéndola á su simple credulidad[1].

Pour ce qui est de la structure linguistique, la version française est légèrement différente de celle que suivent d'habitude les proverbes et qui consiste à placer en premier lieu la proposition sujet, qui est ainsi mise en relief : « qui aime bien, châtie bien » ; « qui vole un œuf, vole un bœuf », etc. Or ici, l'ordre est renversé, la proposition sujet étant déplacée par la principale, qui ouvre le proverbe. Le résultat met en exergue, non plus le sujet, mais l'action de celui-ci.

Du point de vue sémantique, l'on constate un glissement de sens de la première partie du proverbe. En français moderne, « avoir beau » suivi d'un infinitif forme une locution verbale qui exprime le plus souvent l'opposition. Ce qui n'est pas le cas ici, où « beau » peut se rapporter à l'idée de se vanter ou se pavaner, comme dans l'expression actuelle « faire le beau ». Il peut aussi faire référence à une situation extrêmement favorable pour se faire valoir, tout comme on le retrouve en français moderne dans la locution « avoir beau jeu ». Mais l'emploi de « beau » est souvent lié à l'ironie avec le sens de « grand », sens qui, à notre avis, doit prévaloir sans doute dans ce proverbe.

Quant à la version espagnole, sa structure est des plus classiques: deux segments parallèles qui se correspondent étroitement, sans besoin d'appui verbal quelconque, comme il en est en français, où on utilise deux verbes à la forme personnelle et un troisième à l'infinitif. L'espagnol sous-entend sujets et verbes, n'employant que le même adjectif qualificatif « luengas », qui se répète exactement sans même varier ni de genre ni de nombre. Cet adjectif « luengas » est conservé dans sa forme médiévale ce qui atteste le degré d'ancienneté de notre proverbe, cette forme se trouvant fixée au XIIIe siècle avec l'ambivalence de sens qui s'exprime en espagnol moderne par différentes formes de ce même adjectif. Dans le cas « de luengas tierras » c'est évidemment le sens « de lejanas tierras », « de régions éloignées » et dans « luengas mentiras » c'est le sens de « largas, grandes mentiras », « de grands, d'amples mensonges ».

L'espagnol ajoute une intention plus mordante que le français avec la répétition symétrique de cet adjectif « luengas », chargé de divers sens, qui suggère immédiatement un ample panorama de voyages étranges et éloignés donc d'aventures exotiques et mirifiques avec l'effet boomerang du scepticisme de l'auditoire devant l'énormité, « luengas », des bourdes entendues et par conséquent, le déclenchement de ses quolibets.

Pour conclure, il est à signaler que ce proverbe a des correspondances non seulement dans les différentes langues de l'Espagne[2], mais aussi dans d'autres langues du monde entier. C'est ainsi que, outre les versions du même proverbe en catalan (« De llunyes terres, moltes mentides »), en galicien (« De longas vías saen longas mentiras » et en vasque (« Urritiko eltzea

---

[1] Crisi XII de la Tercera Parte («En el invierno de la vejez»), titulada «La isla de la inmortalidad». Baltasar Gracián y Morales, *El Criticón*. Edición consultada: Madrid, Renacimiento, 1913, p. 334.

[2] Les différentes traductions de ce dicton en catalan, galicien, vasque et anglais sont recueillies dans le livre *877 refranes españoles con su correspondencia catalana, gallega, vasca, francesa e inglesa*, dans l'édition de Julia Sevilla et Jesús Cantera. Madrid: Ediciones Internacionales Universitarias, 2000, 28-29.

urrez, hurbildu eta lurrez »), il existe -entre autres[3]- une version anglaise avec une structure linguistique identique (« Long ways, long lies »), ainsi qu'une version allemande (« Der hat gut lügen, der von weit her ist »), qui offre de son côté un certain rapprochement avec une autre variante espagnole : « Quien de lejanas tierras viene, miente como quiere ».

La nature humaine est bien la même sous toutes les latitudes. « Habillez-les en jaune, habillez-les en vert » disait l'un de nos Bourbons espagnols qui régnait à Naples.

BIBLIOGRAPHIE

BARCIA, R. (1879): *Primer diccionario general etimológico de la Lengua Española*. Barcelona: Francisco Seix, Editor.

CAMPOS, J. G.; BARELLA, A. (1975=1993): *Diccionario de Refranes*. Madrid: Espasa-Calpe.

CANTERA ORTIZ DE URBINA, J.; SEVILLA MUÑOZ, J. (2004): *Los 173 refranes que emplea Juan de Valdés en el* Diálogo de la Lengua. Madrid: Guillermo Blázquez, editor.

GARCIÁN Y MORALES, B. (1651 y 1653=1913): *El Criticón*. Madrid: Renacimiento.

MOLINER, M. (1966-1967): *Diccionario de uso del español*. Madrid: Gredos, 2 vols.

SEVILLA MUÑOZ, J.; CANTERA ORTIZ DE URBINA, J. (éds.) (2000[2]): *877 refranes españoles con su correspondencia catalana, gallega, vasca, francesa e inglesa*. Madrid: Ediciones Internacionales Universitarias.

SEVILLA MUÑOZ, J.; CANTERA ORTIZ DE URBINA, J. (éds.) (2001): *1001 refranes españoles con su correspondencia en ocho lenguas (alemán, árabe, francés, inglés, italiano, polaco, provenzal y ruso)*. Madrid: Ediciones Internacionales Universitarias.

VALDÉS, J. de (1535=1984): *Diálogo de la Lengua*, ed. de Antonio Quilis. Plaza y Janés.



[3] Cf. Julia Sevilla y Jesús Cantera (2001): *1001 refranes españoles con su correspondencia en ocho lenguas (alemán, árabe, francés, inglés, italiano, polaco, provenzal y ruso)*, p. 43.